

BERLIN, PREMIER HIVER

Chaque soir, pendant des heures, je marche sur les trottoirs couverts de neige sans prendre de direction précise. Les rues sont à peine éclairées et dans les coins, entre les réverbères ou les néons, l'obscurité se creuse et devient brusquement sensible. J'ai fini par m'apercevoir qu'elle ne recouvrait pas les choses, mais leur donnait plutôt un degré de consistance dont je n'avais jusque-là aucune idée : les grilles, les branches tombées par terre, les angles du caniveau me semblent plus vrais, mieux dessinés qu'ailleurs. Chez moi, le blanc des lampadaires les écrasait tandis qu'ici, le peu de lumière les gonfle et les soulève.

Je marche, la neige collée aux semelles de mes chaussures, mon appareil photo en bandoulière, et je regarde : voilà des mois que je longe les rues la nuit à la recherche d'un signe qui m'aurait échappé depuis mon arrivée. Avec un entêtement stupide, je plisse les yeux devant les arbres au tronc humide et froid, les vitres embuées des camionnettes, les noms listés aux interphones, les grues, les stands de *Currywurst* ou les traces dans la neige, je les scrute, mais n'y découvre rien, et à défaut de savoir quoi en faire, je les photographie. J'ai l'illusion qu'en les fixant longtemps

à travers le viseur, sous plusieurs angles, en me retenant de respirer et en pressant doucement le déclencheur de l'appareil jusqu'à ce que le miroir pivote et claque, je parviendrai à entrevoir cette forme qui se dérobe sans cesse. Après chaque prise de vue, le flash émet un sifflement si faible que je le confonds parfois avec un acouphène.

La neige étouffe mes pas ou manque de me faire glisser selon qu'elle est fraîche ou tassée depuis des jours. Je marche et j'articule dans l'air glacé les mêmes questions stériles, des questions hébétées aux réponses évidentes, mais que je ne peux pas m'empêcher de poser encore et encore à défaut de mettre la main sur le problème qui m'intéresse vraiment. Pourquoi la nuit tombe-t-elle si tôt? Pourquoi la neige ne fond-elle pas? Pourquoi y a-t-il si peu de lumière dans les immeubles, où sont passés leurs habitants? Quand une fenêtre est éclairée, j'imagine par exemple un salon décoré avec soin, plusieurs fauteuils moelleux, des magazines, du courrier sur une table basse, des lattes de pin très larges, et à côté, dans la cuisine, les gestes fatigués d'un homme qui manipule un ouvre-boîte; ou bien une chambre aux murs couverts d'affiches de *blockbusters*, un piano électrique sur lequel un garçon répète les mêmes accords dix fois, vingt fois, cent fois avec application; ou un bureau dans lequel s'entassent toutes sortes de documents: des piles de papiers en désordre et des classeurs, des chemises, des caisses remplies de factures, de contrats, de brochures noyés dans la leur blafarde d'une ampoule basse consommation.

Dans la journée, ici, il n'y a presque personne à l'extérieur, mais la nuit, même l'idée d'un passant est fragile. À quoi bon éclairer les rues si elles restent désertes? Ces soirs d'hiver, je croise dans un quartier sa petite poignée de fantômes, puis quelques ombres dans le quartier voisin,

et ainsi de suite, jusqu'à ce que la fatigue, l'ennui, l'irritation l'emportent sur la curiosité. Alors je prends le métro pour retourner chez moi et sur les quais, dans les wagons, je peux regarder d'un peu plus près et un peu plus longtemps ces figurines grande nature que sont les Berlinoises. Pour la plupart, elles se tiennent à l'écart les unes des autres, et même les rares qui sont ensemble conservent entre elles une distance incompréhensible. Partout, il règne un silence mat et comme une version négative d'espace public. Ce qui définit ces lieux, c'est ce qui ne s'y passe pas. Leurs occupants s'accordent sur une seule règle, très simple: *aucune interaction n'est justifiée*. L'autre est une abstraction qui doit rester intacte, avec laquelle il serait déplacé d'échanger un sourire, un regard, la moindre des politesses.

La langue de ces gens-là, j'ai renoncé à l'écouter attentivement dans l'espoir d'y trouver quelque chose d'autre que des affirmations transmises de façon mécanique. Dans les parcs, dans les bus, à la cantine de l'université, je n'entends pas d'incertitude: c'est comme si la syntaxe avait durci et que cette solidité les fascinait. Même les enfants la craignent. Même dans les salles de cours, où la parole s'étale en long et en large, elle se retranche derrière des expressions toutes faites et des postures dont la répétition m'épuise.

À l'université, de toute manière, je n'y vais plus. Le matin, je reste ici, dans cette grande chambre si blanche et lumineuse que chaque chose que j'y fais prend l'allure d'une expérience de laboratoire. Je n'ai jamais eu autant de fenêtres à ma disposition. Elles tremblent en chœur quand un camion passe dans la rue, et entre leurs deux rangées, je trouve chaque jour de nouvelles coccinelles qui deviennent, une fois mortes, plus légères que des miettes. Je m'assois au bureau et je feuillette mes livres, il m'arrive même de

prendre des notes pour le mémoire que j'ai cessé d'écrire, mais mon regard finit toujours par dériver hors de la page et atterrir sur la surface parsemée d'entailles de la grosse table en bois que j'ai achetée aux puces. Je passe d'une fente à l'autre et je consigne pour moi leurs différences ou leurs similitudes, puis j'ouvre le dictionnaire et vérifie le sens d'un mot repéré la veille sur une affiche publicitaire. Dehors, le bus jaune à étage remonte la rue jusqu'à l'arrêt suivant, et derrière lui quelques voitures le suivent en file indienne. Le bus avance au ralenti pour respecter l'horaire prévu, mais les voitures ne le dépassent jamais.

Mes trois colocataires travaillent, et à l'instant où le dernier d'entre eux referme la porte d'entrée, un peu après 9 heures, j'ai l'impression que les murs, les plinthes et le parquet s'affaissent imperceptiblement et que l'appartement se métamorphose : il fait plus chaud, et le silence qui suit les douches, le va-et-vient entre les pièces et le bruissement des manteaux qu'on enfle a quelque chose de plus paisible que celui qui précède la sonnerie du premier réveil. C'est comme si, tout à coup, ces pièces reprenaient vie, mais une vie somnolente et inutile. Souvent, l'après-midi, je vais passer du temps dans l'une ou l'autre sans rien y faire, pour voir cette vie remuer à la surface des petites flaques qui restent dans la baignoire, le long des canalisations et jusque dans les plis des vieux torchons rigides qui traînent sur la table à manger. J'ouvre et referme les grands tiroirs de la cuisine, j'actionne le presse-agrumes à vide et je relis les citations d'artistes ou d'écrivains célèbres que mes colocataires ont punaisées au mur. Il y a de drôles d'objets sur le frigo : des cruches, des baguettes transparentes, une espèce de plateau gravé et un décapsuleur en forme de tour de Pise. Je ne sais pas si quelqu'un les a mis là pour décorer ou

s'ils ont une utilité quelconque. Par terre, dans les armoires comme sur le plan de travail, les choses paraissent figées dans une saleté définitive qui rend cet espace-là beaucoup plus chaleureux que le mien. Je ne tiens d'ailleurs pas plus à l'ordre et à la propreté de ma chambre qu'à la vaisselle qui déborde de l'évier bouché, aux pommes en décomposition et aux briques de lait et de jus de fruits laissées ouvertes du matin jusqu'au soir. Je m'assois à la table et je respire l'odeur dont toute la ville est faite, mais que j'ai le sentiment de retrouver ici à l'état pur : l'odeur du pain rassis et des épices, et des mégots dans les bouteilles de bière. Je reste là à écouter le bourdonnement du frigidaire, le bruit des portes ouvertes et refermées dans la cour de l'immeuble, et peu à peu je ne fais plus rien qu'attendre, l'esprit vacant, jusqu'à ce que la nuit vienne.